

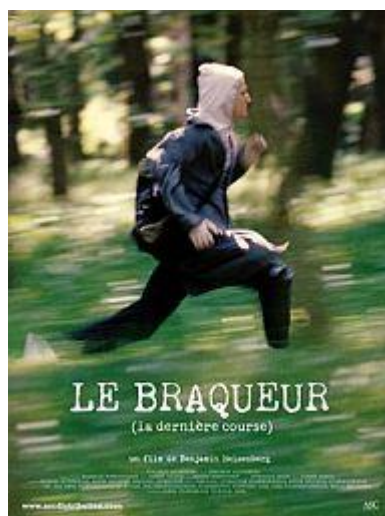
## Des films

Manouk Borzakian

28 novembre 2010

# Le Braqueur (Benjamin Heisenberg)

B.Heisenberg, Le Braqueur, 2010



Bien que passé relativement inaperçu - en troisième semaine, on ne le trouve plus que dans onze salles - le deuxième long-métrage de Benjamin Heisenberg mérite *vraiment* d'être vu, ne serait-ce que parce qu'il peut être raisonnablement considéré comme rien moins qu'une brillante relecture d'*À bout de souffle*. Premier point commun avec son glorieux aîné, il reprend - il est vrai par l'intermédiaire d'un roman qui l'a précédé - un fait divers ayant animé l'actualité autrichienne des années 1980 : un braqueur de banques fraîchement sorti de prison, où il s'est entraîné pendant plusieurs années à la course de fond, a défrayé la chronique en remportant plusieurs marathons... sans pour autant délaissier son activité antérieure, le menant à une nouvelle arrestation, une évasion et, finalement, au suicide.

À partir de ce canevas, le réalisateur nous offre un film jouant sur deux registres. Le premier est relativement attendu : *Le Braqueur* est un thriller, filmé avec une infinie patience, un peu à la manière dont Melville décrivait implacablement la destinée tragique des personnages du *Cercle rouge*. Ici, la préparation des compétitions sert de couverture aux braquages, la précision chirurgicale du sport de haut niveau - minutage, mesure du rythme cardiaque - se muant, par un étrange retournement, en mécanique implacable d'un braqueur avide - et non en une occasion de rachat aux yeux de la société, comme l'espère l'agent de probation du nouveau champion. Symétriquement, les courses-poursuites avec la police, à l'occasion desquelles les qualités athlétiques de notre anti-héros lui permettant de se sortir de situations des plus périlleuses et d'échapper toujours à ses poursuivants, deviennent, à leur tour, prétextes à une forme inédite d'entraînement. Dévaliser plusieurs banques, en quelques

minutes et à quelques mètres de distance, au nez et à la barbe de la police, se révèle être un défi du même ordre que la victoire dans un marathon.

Le suspense sert alors surtout de prétexte pour interroger le sens de cette fuite, apparemment interminable, d'un personnage qui semble ne multiplier les braquages précisément que pour se donner l'occasion de devoir fuir, encore et toujours, et qui se contente par ailleurs d'empiler des liasses de billets sous son lit. Dès les premiers plans, on le voit s'entraîner dans une cour de prison dont quelques foulées suffisent à faire le tour, puis continuer dans sa cellule, sur un tapis roulant, comme si cette interminable course, même en rond, même sur place, permettait au prisonnier de s'échapper symboliquement, de nier la réalité de l'enfermement, après deux tentatives d'évasion avortées. Une fois sorti, la même course frénétique reprend, de banque en banque, avec toujours le même fusil à pompe et le même masque donnant au bandit des airs de mort-vivant ou de Fantômas - et à vrai dire, sous le masque, les traits taillés au scalpel de l'acteur Andreas Lust sont à peine plus expressifs.

Plutôt que des travellings ou des plans larges, qui auraient pu donner une dimension épique à son personnage principal, faire de sa fuite une quête, Heisenberg multiplie, lorsqu'il filme les courses, les plans rapprochés à la taille, à la poitrine, occultant l'espace de ces courses, faisant de celles-ci avant tout une fuite intérieure. Même les quelques images du " marathon de la montagne " ne sont l'occasion que d'aperçus très furtifs des monts autrichiens. Seule la longue traque du casseur, après une nouvelle arrestation et une évasion presque immédiate, semble le réconcilier quelque instants avec la réalité qui l'entoure : arrivé au sommet d'une colline boisée, il s'arrête enfin pour observer le paysage et reprendre son souffle. Le répit est toutefois de courte durée, puisque l'approche de ses poursuivants le force à prendre une décision : manifestement tenté par le suicide, l'éternel fuyard trouve finalement refuge dans une cavité dissimulée par des broussailles, terminant ainsi son échappée belle dans une cachette plus petite qu'une cellule.

Si l'idée n'est jamais présentée de manière explicite, Heisenberg donne quelques indices laissant penser que son personnage fuit avant tout une société répressive et dont il refuse les exigences normatives, à commencer par celle de trouver un travail et un domicile fixe - sorti de prison, il passe d'un hôtel miteux de la banlieue viennoise à l'appartement de sa petite amie. Pour cet asocial, l'exclusion semble donc la cause du mouvement incessant, de l'instabilité, d'une mobilité permanente, sans but véritable, au sein d'espaces impossibles à s'approprier, à habiter. Sa dernière course part d'une banlieue résidentielle cossue, où un monsieur apparemment inoffensif, délesté de sa voiture, sort un couteau de sa veste et, avec un air imperturbable, porte un coup à son agresseur. S'ensuit la fuite la plus spectaculaire et la plus longue du film, cette fois-ci en voiture, occasion pour le réalisateur de changer de focale et de nous offrir des plans d'ensemble d'autoroutes ne menant visiblement nulle part, sur lesquelles un hélicoptère et des voitures de polices par dizaines se lancent à la poursuite du bandit. Celui-ci se joue d'eux une nouvelle fois, parvenant encore et toujours à passer entre les mailles de leur filet. Mais, et c'est là le paradoxe du film, cet athlète insaisissable n'échappe finalement pas à la société, la blessure reçue plus tôt ayant raison de lui alors que la police a perdu sa trace.

Le dernier plan, glacial, montre en caméra subjective l'autoroute sur laquelle la voiture s'est arrêtée. Voilà où a mené cette fuite permanente, au total pas très différente de la course en rond entre les murs de la prison, comme si le moyen de déplacement et, plus encore, l'échelle n'avaient, en fin de compte, rien changé à l'affaire.

Manouk Borzakian

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)